

Opinions & controverses

Faut-il vulgariser la philosophie ?

Par Guillaume von der Weid

IL Y A QUELQUES JOURS, un élève que je taquinais en lui faisant remarquer qu'il prenait davantage de notes en début d'année, « *quand je croyais encore* [qu'il était] *un bon élève* », me répondit, du tac au tac, que c'était parce qu'il croyait encore qu'on faisait de la philosophie. Cette belle répartie questionna « à la source » mon choix de rendre la philosophie accessible, c'est-à-dire d'en faire plutôt que de l'enseigner, de dialoguer plutôt que d'instruire, de penser plutôt que de dispenser.

Faut-il vulgariser la philosophie, simplifier ses théories, appliquer ses idées à la vie courante, traduire ses auteurs en langage familier ? N'est-ce pas rabaisser le temple du savoir et mépriser les individus auxquels on s'adresse ? Ne devrais-je pas, suivant mon élève frondeur, revenir à Kant ? Honorer mes élèves d'un cours qui leur parle de choses d'autant plus profondes qu'éloignées de leur quotidien juvénile ?

À cette question répondent d'ordinaire les visions en miroir des « pédagogues » et des « républicains », les uns disant qu'il faut mettre le savoir à la portée des élèves, les autres qu'il faut porter les élèves à la hauteur du savoir. Comme si, pour faire apprendre

à parler, il fallait choisir entre borborygmes bêtifiants et déclarations solennelles, et à lire entre méthode syllabique et analyse des *Misérables*. La question est plutôt : que veut-on enseigner au juste ? La parole, ou tel discours ? La lecture ou telle vision de la culture ?

Quelque chose d'utile ou des savoirs universitaires pétrifiés sous l'averse de cendres de la vie active ?

Il me semble qu'il suffit d'enseigner à parler et à lire *n'importe comment*, parce que les élèves, mieux que personne, sauront se nourrir de tous les contenus, s'exprimer dans tous les styles, se perfectionner dans toutes les directions – à moins qu'on ne les en dégoûte parce qu'« *on va leur apprendre* ». Pour ma part, ne désirant pas plus « descendre à eux » que « les élever à moi », mais seulement les entraîner à penser ici et maintenant, je peux aussi bien



PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

AYUMI MOORE-AOKI

partir de la question de la « bifle » que de la qualité des chansons de Jul ou de l'obsession contemporaine pour le fitness. Mon insolent dira que ce n'est pas de la philosophie, et il aura raison : c'est du concret, du quotidien, du vulgaire, au sens premier – qui concerne la foule. Mais est-ce une mauvaise chose ?

Je crois retrouver

là la vaine critique des œuvres dites commerciales qui, se vendant bien, ne vaudraient rien. M'accusera-t-on de populisme, ce concept aussi flou qu'à la mode, par lequel on veut faire passer la dérélition sociale pour une façon de penser ?

Il me semble que le populisme consiste à préférer une réponse simple mais fautive à une réponse vraie mais complexe. Or à quoi sert de parler de la bifle, par exemple, c'est-à-dire de la pratique sexuelle consistant à gifler avec son phallus, si ce n'est pour réfléchir à la question du sexe, qui empêche souvent de penser ? Si ce n'est

pour évoquer la contradiction entre amour et désir ? Entre réel et fantasme, nature et culture ? Porno et hygiénisme ? Progressisme et « famille pour tous » ? Chaque sujet, aussi choquant soit-il, est l'occasion de remonter aux principes de nos vies, de notre organisation sociale, de nos valeurs. L'idée n'est pas de provoquer pour provoquer, de brosser l'auditoire dans le sens du poil ou d'avoir une tribune à bon prix, mais de parler de ce qui intéresse les plus les élèves. Car toutes ces questions, ce sont *eux* qui les posent, et cet élève qui me brocarde n'est pas le dernier à exiger des réponses.

Au fond, plus le sujet est outrancier, plus la pensée s'incarne dans des élèves qui, ayant mis le doigt dans l'engrenage de ce qu'ils croyaient impensable ou du moins indicible, deviennent les sujets mêmes de leur réflexion, d'autant plus avides d'explications qu'ils éprouvent désormais les contradictions de la vie, au double sens de ressentir et de tester.

Il faut donc vulgariser la philosophie non pas pour l'abaisser, mais pour la mettre debout dans les esprits qui s'en emparent, l'enrichissent et la rendent ainsi à sa vocation première, qui n'est pas de distinguer mais d'inspirer. ●

« Veut-on enseigner quelque chose d'utile ou des savoirs universitaires pétrifiés ? »